

AVANT-PREMIÈRE D'«ARGU» D'OMAR BELKACEMI

Jours de Kabylie

LE RÊVE est omniprésent dans cette fiction qui, à certains égards, s'apparenterait volontiers à un documentaire ethnographique, tellement le détail prend sa valeur face aux insistances du regard du réalisateur.

La salle Ibn Zeïdoun a abrité, jeudi dernier en fin de journée, l'avant-première du film «Argu» (Rêves) d'Omar Belkacemi, dans une ambiance intime et amicale en présence de la ministre de la Culture et des Arts et d'Ahmed Rachedi, conseiller auprès du président de la République, chargé de la culture et de l'audio-visuel. Madame Wafa Chaalal, ministre de la Culture et des Arts a salué la qualité du film et a insisté sur la volonté de son ministère d'encourager la production cinématographique et les professionnels du 7^e art.

Rachedi a tenu, à la fin de la projection, à louer les mérites de l'œuvre et félicité le réalisateur. Pour lui, «c'est un film personnel, courageux et beau». «Argu» ne raconte pas une histoire proprement dite mais un vécu, une vie dure aux relents poétiques. C'est l'adolescence du réalisateur qui se reflète à l'écran, avec de rares moments de joie, ses drames, ses



errances et d'éternels rêves. C'est aussi un regard particulier pour ne pas dire personnel, empreint de tristesse et de peine. Le cinéma est là pour transmettre cette évocation avec de la pudeur, beaucoup de sincérité et d'amour.

MÉMOIRE D'UNE CULTURE...

Le rêve est omniprésent dans cette fiction qui, à certains égards, s'apparenterait volontiers à un documentaire ethnographique, tellement le détail prend sa valeur face aux insis-

tances du regard du réalisateur. Nous plongeons dans un village intemporel, quelque part en Kabylie au moyen de plans larges, très descriptifs. Le ton est donné d'emblée avec un rythme savoureusement lent, parfois pesant afin de pousser le spectateur à ne pas rester dans l'admiration béate mais à réfléchir. A avoir une pensée aux habitants de ce village perché au haut des collines et qui n'ont pour seul horizon que des montagnes. Le quotidien

du village est dur. Les jeunes s'ennuient, les hommes vont à la mosquée et les femmes s'éreintent au travail sans se plaindre, sans dire un mot, courageuses et fières. Quand le temps le permet, elles chantent des mélodies ancestrales et préservent ainsi la mémoire d'une culture... Elles chantent l'exil qui les a privées de leur mari. Dans cette atmosphère pesante, seul le rêve permet toutes les espérances.

Le rêve est symbolisé par le jeune Koukou, que la morale du village et les gens bien intentionnés ont condamné pour un comportement de fou. Sa jeune sœur Jura, ne peut rêver, elle qu'en silence. C'est l'ordre établi et elle n'y peut rien pour le changer. C'est le conservatisme pur et dur qui emprisonne les villageois. Le désespoir pousse aussi certains au suicide. Mahmoud, l'aîné de la famille est un peu le guide, le conseiller. Il relativise les choses mais cela ne l'empêche pas de remettre à leur place l'imam du village et ses amis, de faux dévots qui interdisent à Koukou de voir les femmes danser mais qui s'autorisent, eux, le spectacle. Tout est dit avec une caméra subtile du réalisateur. Belkacemi veut remettre en question l'ordre établi du village, dépoussiérer les choses, accéder à la liberté d'exister et de choisir. «Argu» est un film qui respire l'esprit de la révolte du hirak. Son approche novatrice est inédite dans le cinéma algérien.

A voir absolument !

■ Abdelkrim Tazaroute

PRIX TAHAR OUETTAR

Une dimension internationale



Le champ culturel national vient de s'enrichir d'une nouvelle structure qui va se consacrer à la promotion de la littérature algérienne et à la célébration de ses plus grands noms. La naissance de la fondation Apulée a été annoncée, mercredi dernier, lors d'une réunion de son conseil d'administration à la bibliothèque principale de lecture publique de Mohammadia à Alger. L'objectif principal de la fondation est l'organisation du Prix international Tahar Ouettar du roman, ainsi que la tenue de rencontres et colloques consacrés aux personnalités culturelles nationales. Pour rappel, le prix Tahar Ouettar a été créé en 2017 par l'association culturelle «Nawafid Takafia», présidée par le journaliste Riadh Ouettar et a déjà connu 2 éditions. La fondation Apulée est présidée par le romancier, critique littéraire et traducteur Saïd Boutadjine. Son conseil d'administration est dirigé par Abdelkader Djamaa assisté par Riadh Ouettar. Elle compte aussi dans ses rangs Abdelhamid Izza (secrétaire général), Mohamed Bensadek (trésorier), Fouzia Laradi (respon-

sable de l'édition) et Chouar El Khiair (chargé de communication et des relations générales). Selon Abdelkader Djamaa, la fondation ambitionne de donner au prix Tahar Ouettar une dimension internationale. Un dossier sera prochainement déposé au ministère de la Culture et des Arts pour le parrainage du prix et la fondation compte impliquer le plus grand nombre d'acteurs culturels et économiques pour le financement de ce prix pour lui donner la dimension qu'il mérite, en hommage à l'une des figures emblématiques de la littérature algérienne.

Toujours selon Djamaa, le prix coïncidera avec la date anniversaire de la disparition de Tahar Ouettar. L'appel à candidature sera lancé une fois le dossier accepté au ministère. Un comité de lecture sera également formé pour la réception et la sélection des œuvres qui entreront en compétition. Selon Abdelkader Djamaa, «la valeur du prix sera déterminée selon les moyens dont disposera la fondation».

■ H. Metref

PROJECTION DU BALLE TCHÈQUE ŠPALIČEK

Danser, un jeu d'enfants

L'exposition «Le phénomène Martinu» s'est achevée, dans la soirée de jeudi dernier au soir, par la projection du ballet Špalíček à l'Institut français d'Alger (IFA). En une heure, les spectateurs, dont beaucoup venus en famille, ont pu admirer le ballet en 3 actes du compositeur tchèque Martinu. Les danseurs, ont interprété avec grâce et minutie, le «Ballet de jeux folkloriques, coutumes et contes de fées – Ballet-revue» que Martinu a composé en 1932. Sous la direction de la chorégraphe Eva Blažičková, danseurs confirmés de l'école de danse Duncan de Prague et enfants issus de milieux défavorisés, ont joué accompagnés d'un orchestre, à différents jeux d'enfants typiques de la région. Vêtus d'un tissu léger en lin blanc et coiffés de bonnets rouges, une centaine de danseurs, confirmés et amateurs, ont rendu hommage aux liens qu'entretenait Martinu avec sa terre natale. C'est ainsi que le jeu de la fille, de l'ondin, du petit loup entre autres jeux de récréation et enfantins ont été présentés au public. Sous les yeux émerveillés des jeunes spectateurs, des enfants de leur âge leur ont fait revivre Cendrillon ou découvrir les traditions et folklore tchèques.

UNE INITIATIVE À REPRODUIRE

Lenka Pokorna, ambassadrice de la République tchèque en Algérie, s'est dite «ravie de voir une salle comble, avec une présence marquée d'enfants» pour la projection du ballet réalisé en 2010. Soulignant que la troupe de danseurs était formée «d'enfants issus de milieux défavorisés, sans formation spéciale aucune en la matière», elle formule le souhait de voir «des initiatives similaires se réaliser en Algérie». Initialement prévue le 7 juillet dernier, la projection avait du être reportée «en raison de la situation sanitaire», a-t-elle fait remarquer. Pour rappel, l'exposition «Le phénomène Martinu» avait pris place l'été dernier, entre le 24 juin et le 7 juillet, à la médiathèque de l'IFA. Elle a été organisée dans le cadre de la 40^e fête de la musique par les ambassades tchèque et française dans notre



pays. Étant donné que «le compositeur tchèque avait passé 20 ans de son existence en France», il était logique pour l'ambassadrice «que les deux pays en soient co-organisateurs». A travers un parcours interactif, il était possible de comprendre l'influence de la musique classique française sur les œuvres du compositeur tchèque du XX^e siècle.

Les visiteurs avaient pu en apprendre davantage sur sa personnalité, sa vie privée et ses compositions de Martinu. Avec le temps, son style n'a cessé d'évoluer, avant d'acquiescer un cachet propre et original. Il est ainsi passé d'un style artistique dit impressionniste au jazz après des phases expressionnistes et néo-classiques. Lors de l'exposition l'univers scénique et artistique de Martinu, dont le ballet Špalíček a montré toute la finesse a été mis en avant.

■ Sarra Chaoui

FORMATION THÉÂTRALE

Le TNA s'ouvre aux bambins

Le Théâtre national algérien «Mahieddine-Bachtarzi», a annoncé, dès vendredi le lancement du «théâtre Hadidouane pour enfants». Il s'agit d'un nouvel espace dédié aux enfants qui veulent faire du théâtre. Pour Nidal El Djazairi, sa responsable «le but est de découvrir les talents, selon un programme ciblé, qui seront encadrés par des professeurs spécialisés dans les arts du spectacle, la chorégraphie, la musique et le texte théâtral».

El Djazairi a sélectionné 20 jeunes lors de deux sessions organisées en juin dernier au TNA. Elle tiendra une rencontre avec ces derniers en présence des encadreurs pour dévoiler notamment le programme des cours et les différentes spécialités - chorégraphie : musique, art de la performance. Au delà, il s'agit d'un hommage à Hadidouane de son vrai nom Mohamed Raouf Ikache très connu dans les années 80 et 90 surtout pour son exceptionnel duo avec Hamza Feghouli qui incarnait le personnage de Mama Messaouda.

Le clown a travaillé dans le théâtre pour enfants et a brillé dans l'émission «el hadika el sahir» (Le jardin enchanté) diffusée par la télévision nationale.

Son amour pour les enfants l'a conduit à animer plusieurs représentations à caractère éducatif.

■ Rym Harhoura